Enterré vivant ?

En 1826, un prêtre d'une trentaine d'années prêchait dans une église de Poitiers sur le "fanatisme;" l'assistance était nombreuse, l'atmosphère étouffante. Tout à coup, l'orateur balbutia, étendit les bras dans un geste d'angoisse et s'affaissa dans la chaire.

Quelques fidèles coururent à son secours: il était sans mouvement; on l'emporta à la sacristie, un médecin qui se trouvait là examina le prédicateur, le palpa, guetta le souffle, écouta le cœur et déclara tout net que le jeune prêtre était mort. Aussitôt les cloches sonnèrent, on entonna le "De profundis," et le soir même, on prenait toutes les dispositions pour les funérailles, qui eurent lieu en grande pompe le surlendemain.

Pourtant le pauvre abbé n'était point trépassé: il n'était qu'en léthargie. En possession de toute sa présence d'esprit, il avait assisté, insensible et paralysé, aux préparatifs funèbres; il n'y avait plus en lui de vivant que l'intelligence et il la conservait assez lucide pour supputer, avec l'anxiété que l'on imagine, les courts instants qui lui restaient avant de perdre définitivement tout espoir.

Sans qu'il soit besoin d'insister sur cet effroyable supplice, disons que d'après une tradition, c'est seulement sous le catafalque, dans l'église, au moment où la maîtrise entonnait le "Libera" que le malheureux recouvrit la force nécessaire non pour faire entendre sa voix, mais "pour protester, avec les pieds et les mains, contre sa mise prématurée au cercueil."—On racontait aussi que ses cheveux avaient entièrement blanchi durant ces heures tragiques.

L'abbé, victime de cette macabre aventure, revint rapidement à la santé. Il fut nommé curé de Villefranche l'année suivante; il s'appelait Donnet; c'est lui qui mourut, il y a quelque vingt ans, je crois, cardinal-archevêque de Bordeaux. Le bon prélat se plaisait fort à raconter cet épisode de sa jeunesse quand l'occasion s'en présentait; et quand elle ne se présentait pas, il était, dit-on, fort ingénieux à la faire naître. L'anecdote est émouvante. Lui manquerait-il une qualité plus précieuse, celle d'être authentique? C'est ici qu'intervient l'"Intermédiaire."

Ceux qui ne sont pas des fidèles de l'"Intermédiaire des chercheurs et curieux" ne se doutent pas de l'impatience—on pourrait dire de la fièvre—avec laquelle ses fascicules sont attendus. Voici pourquoi: vous rencontrez au cours d'une lecture le nom d'un personnage qui vous est inconnu; — vous découvrez chez quelque brocanteur un dessin dont l'attribution vous embarrasse, un "ex-libris" dont le rébus est indéchiffrable; — vous surprenez une locution dont l'origine vous intrigue; les biographies, les encyclopédies, les dictionnaires, feuilletés sans résultats, n'ont fait qu'aviver votre désir de savoir: il vous reste une ressource, l'"Intermédiaire". A cette providence des chercheurs découragés, vous adressez la donnée du problème; elle est insérée sous la rubrique "Questions" et vous n'avez plus qu'à attendre.

Vous n'attendrez pas longtemps: il y a toujours, de par le monde, quelqu'un qui sait ce qu'un autre ignore; l'énigme qui vous semble insoluble fera son chemin; elle ira, elle ira tout droit trouver l'Œdipe qui en détient le mot, un inconnu, là bas, très loin, tout près peut être, on ne sait où,—et elle vous reviendra, dans un fascicule suivant, sous la rubrique "Réponses", discutée, éclairée, tirée au clair, résolue,—à charge de revanche. C'est l'érudition sans fil.

Une naïve anecdote me plaisait infiniment quand j'étais enfant: c'est la très ancienne histoire d'un vieil homme de Saint-Malo. Chaque été, une hirondelle venait se nicher dans sa persienne, pour ne la quitter qu'au premier froid. Un jour d'automne, comme l'oiseau s'apprêtait au départ, le vieil homme saisit l'oiseau et lui attacha sous l'aile ce court billet:

Hirondelle,
Qui es si belle,
Dis-moi: l'hiver où vas-tu?

Puis il lui rendit la liberté. Au printemps suivant, l'hirondelle revint fidèlement; elle rapportait ces trois vers,—très mauvais certes, mais que je trouve charmants sans que j'aie jamais su pourquoi:

A Athènes,
Chez Antoine;
Pourquoi t'en informes-tu?

Ce Malouin curieux et ce mystérieux Antoine venaient d'inventer "l'Intermédiaire."

Le petit monde des "intermédiairistes" est bien intéressant. Qu'on se figure une sorte d'académie internationale dont les membres ne se connaissent pas (on ne correspond ordinairement que sous des pseudonymes), mais qui s'estiment, s'apprécient, se prêtent des livres rares, apportent à s'entr'aider autant d'empressement que de courtoisie. Une "belle question" met toute la phalange en joie; une réplique bien nette, décisive, comble d'aise, on guette qui répondra: "Curiosus" ou "Alkantara?" — "Erasmus" doit savoir ça.—Tiens c'est "Alpha" qui riposte." Car on ne se désigne pas autrement. A la mort seulement, le pseudonyme est dévoilé. — "Comment! c'était un tel!.... Voilà dix ans que je corresponds avec lui!" Je crois qu'on étonnerait bien des gens en révélant les personnalités célèbres souvent, parfois "augustes", que cachent ces travestissements.

C'est donc devant cet aréopage informé que fut récemment porté le cas du cardinal Donnet. Eh bien, enquête faite, on avait frémi trop tôt. Deux réponses, d'abord, parvinrent, jetant le trouble parmi les "intermédiairistes." L'une disait: "Le prélat fut bel et bien enterré vivant, à l'époque où il était au séminaire. Il a raconté lui-même la chose avec détails au cours d'une discussion qui eut lieu au Sénat, à la fin du second Empire."—Le fait, suivant l'autre, ne s'est jamais passé "que dans l'imagination du cardinal." Le saint prêtre était un peu gascon: "La première fois qu'il en fit le récit, il savait bien que ce n'était qu'une gasconnade; la seconde fois, il fut persuadé que c'était arrivé"; c'est là son excuse.

La lutte on le voit, s'échauffait; elle dévia quelque peu sur les cas de mort apparente, sur la singulière disposition d'esprit du cardinal, qui dans sa vieillesse "oubliait ce qui s'était passé et se rappelait distinctement ce qui n'était jamais arrivé". Mais les intermédiairistes étaient bien tranquilles: ils savaient, par expérience, que le mot définitif serait dit, que la question serait résolue; du moment que le cardinal avait narré son aventure au Sénat, l'un des leurs, dût il feuilleter la collection entière du "Moniteur", apporterait le texte même du récit, et cela ne manqua pas. C'est au collaborateur "Gomboust" que revient l'honneur d'avoir terminé la discussion. Dans les fascicules du 30 mars il nous apprend, avec preuves à l'appui, qu'à la séance du 27 février 1866, l'archevêque de Bordeaux raconta à ses collègues du Sénat "sa mort" déjà ancienne de quarante ans. On discutait ce jour-là la question des inhumations précipitées; le prélat prit la parole:

En 1826, dit-il, par une des journées les plus chaudes et dans une église entièrement pleine, un jeune prêtre fut pris subitement en chaire d'un étourdissement subit.... On l'emporta et quelques heures après on tintait son glas funèbre; il ne voyait pas; mais.... il entendait, et tout ce qui arrivait à ses oreilles n'était pas de nature à le rassurer. Le médecin décida qu'il était mort, et après s'être enquis de son âge, du lieu de sa naissance, il fit donner le permis d'inhumation pour le lendemain. Le vénérable évêque dans la cathédrale de qui prêchait le jeune prêtre, était venu au pied de son lit réciter un "De profundis"; déjà avaient été prises les dimensions du cercueil; la nuit approchait et chacun comprend les inexprimables angoisses d'un être vivant dans une pareille situation. Enfin, au milieu de tant de voix qui résonnent autour de lui, il en distingue une dont les accents lui sont connus. C'est la voix d'un ami d'enfance. Elle produit un effet merveilleux et provoque un effort surhumain.

Le prédicateur reparaissait le lendemain dans sa chaire. Il est aujourd'hui, messieurs, au milieu de vous....

Est-il bien utile de mentionner qu'à cet endroit du discours, le "Moniteur universel" interpose le mot traditionnel: "Sensation!" Jamais il ne fut plus justifié. Pourtant, on le constate, l'anecdote, en vieillissant, s'était enrichie de quelques accessoires: le catafalque, le "Libera," les coups frappés à l'intérieur de la bière. La voilà remise au point. Faut-il ajouter encore que quand vint l'heure du scrutin sur le danger des inhumations précipitées, le prélat ressuscité se montra partisan de l'ordre du jour invitant aux précautions les plus minutieuses? Peut être n'a-t-on jamais revu depuis lors un législateur voter avec autant d'expérience et de conviction.... C'est une question à soumettre aux Œdipes de "l'Intermédiaire."

DAY AND NIGHT SCHOOL

COLLEGE SOULÉ.

601 et 607 Rue St-Charles

En face de la Place Lafayette.

Soyez en état de remplir une position avant de la chercher.

Ecoles de commerce, de sténographie, et d'anglais de premier ordre, supérieure sous tous les rapports. Etudiants admis à n'importe quel moment. Une école du soir supérieure avec cours d'anglais de sténographie et d'affaires.

Venez et laissez-nous vous montrer les avantages de ces cours pour les garçons ambitieux et les jeunes gens et les femmes qui cherchent à obtenir de l'avancement. Taux d'enseignements raisonnables.

Votre enseignement gratuite si vous trouvez une autre école d'affaires dans la ville qui égale la notre en facultés modernes, cour pratiques et faculté expérimentée.

Notre département de Service Libre aide les gradués à trouver de l'emploi. La sténographie Isaac Pitman est la Première au Monde. Pas de fausses représentations pour nous faire patronner.

Les dames sont reçues dans tous les départements. Avancement rapide par instruction personnelle.

GEO. SOULÉ & SONS.

30sept—1 an—dim

ABADIE'S WINE CELLAR

401 Avenue de l'Esplanade, coin de la rue N. Peters.

VINS FINS ET LIQUEURS

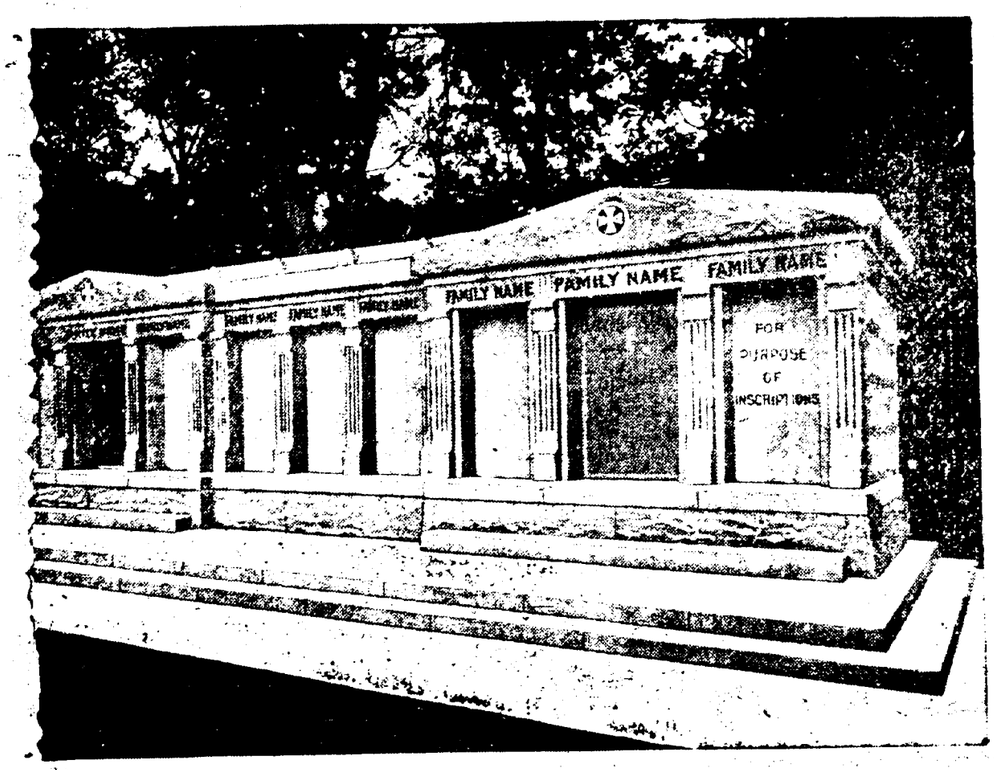
Importés et Domestiques.

L. E. ABADIE & FRERE,

Successeurs de J. B. Abadie & Cie.

Alimentation des familles avec des vins et liqueurs purs. Phone Hemlock 1018-L.

5 aout—1an—dim



A VENDRE — Les caveaux dont on voit ci-dessus la gravure. Ils sont en granit, au cimetière St-Louis No 3, Avenue de l'Esplanade. Il en est qui ont une contenance de 12 grands cercueils et d'autres de 6. Chacun est distinct des autres, et tous seront vendus séparément à des prix très réduits.

S'adresser à **CHAS. A. ORLEANS, No 319 Rue Carondelet** ou au Gardien.

AU SUJET DE CERTIFICATS DE PIANOS.

Il nous est donné à entendre que la Nouvelle-Orléans et le territoire environnant ont été submergés de certificats de pianos de montants divers, et nous en possédons nous-mêmes un portant un nombre au-dessus de 3000.

La L. GRUNEWALD CO., LTD., ne refuse jamais la concurrence et consent par ceci-à accepter tous les certificats de pianos sur pianos ou instruments jouant du piano, quel que soit le magasin de pianos par lequel ces certificats ont été émis. Cela signifie pratiquement une réduction dans les prix pendant 30 jours. Profitez de la qualité GRUNEWALD: ayez un meilleur piano avec la même réduction.

L. GRUNEWALD CO., LTD.,

735 RUE DU CANAL.

MES CONFESSIONS.

Je venais d'être relevé du jury où j'avais siégé pendant trois mois à la Cour des Etats-Unis, quand on me présenta une autre Notice de Jury m'appelant à servir encore. J'aime beaucoup les chevaux et j'en ai quelques-uns que j'ai élevés et que je conduis actuellement. J'avais une petite jument qui détestait sortir de l'écurie, et le garçon d'écurie m'appelait au téléphone et me disait: "La petite jument ne veut pas sortir aujourd'hui: vous aurez à conduire Tom", et Tom était conduit. La petite jument me joua ce tour pendant des années. Et maintenant il semble que j'aie à servir encore et toujours l'Etat et la ville; et bien que je sois sûr que les Juges indulgents me feront grâce, je ne veux pas être exploité comme le vieux Tom. Il est vrai qu'en siégeant comme juré je suis presque devenu un avocat, mais je métonne que le Juge n'ait pas dit aux avocats et au jury à l'ouverture de la Cour: L'objet d'un jugement n'est pas de condamner ou d'acquitter, mais de reconnaître la vérité au moyen de témoignages légaux et conformes à la loi. Celui qui lit le procès Thaw arrive à la conclusion que la loi est la persécution—c'est à dire la Loi Criminelle. Si Thaw est sain d'esprit il doit avoir souffert des tortures, et s'il n'est pas déjà puni, je ne sais pas en quoi consiste un châtiment. Il me paraît quelquefois que l'Avocat de District doit croire que sa mission est de faire souffrir les peines de l'enfer sur la terre à quelqu'un ou à chacun. Nombre de personnes pourraient maintenant douter que Jerome ait l'esprit sain. Quand le procès sera terminé je suppose que Thaw lui fera la réponse que la jeune fille a faite à son amoureux:

"Demandez à Papa, dit-elle.
Le jeune homme savait que Papa était mort.
Et savait quel avait été son genre de vie;
En sorte qu'il la comprit quand elle dit:
"Allez demander à Papa."

Les mots ci-dessus sont gravés dans ma mémoire parce que le jeune homme avait annulé la commande de ses meubles et m'a fait comprendre que je pouvais en faire autant.

W. G. TEBAULT (l'Auteur),
217-223 RUE ROYALE, Nlle-Orléans, Lne.

16 jan—1 an

E. J. LOUAPRE,

Fournitures pour Epiceries et Buvettes.

ARTICLES EN BOIS, OSIER, VERRE ET FERBLANC.

—Seul Agent des—

Balances Howe et des Porte-Balais Suspendus.

233 RUE DECATUR.

P. O. Box 1367—Nlle-Orléans, Lne.
Téléphone 2540—11.

31 mars—1 an—dim

THE
MONONGAHELA RIVER
CONSOLIDATED
COAL & COKE CO.
PAUL SCHNEIDAU, Agent.
CHARBON
GROS ET DETAIL.

Les Commandes des Familles Sollicitées. La Fourniture de Charbon aux Navires une spécialité. Remorquage à des Prix Modiques. Chantiers—En Ville, sur la Levée, au pied de la rue Race. Phone 983; Algier, au Dry Dock, Phone 38. Bureau en Ville:

Rue Carondelet 315,
PHONE 576.

1er oct—10m—mar ven dim

J. J. DELVAILLE. P. J. MOONEY.

DELVAILLE & MOONEY,

Agents de Propriétés Foncières, Contracteurs et Constructeurs,

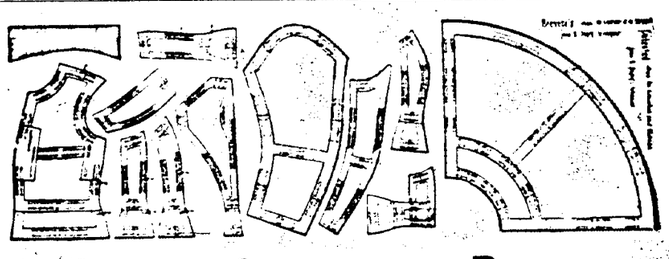
REPARATIONS, BAUX ET LOUAGES DE PROPRIETES.

Chambres 125-127 Bâtisse Carondelet.

416 rue Carondelet,

MAIN 3317. Nouvelle-Orléans, Lne.

23 sept—1an—dim mer ven



Le conformateur Peyry

A LA NOUVELLE-ORLEANS.

Nous avons l'honneur de vous annoncer qu'une branche de notre Académie Nationale de Paris, France, pour coupe de vêtements, est ouverte à la Nouvelle-Orléans, 2004 avenue St-Charles, sous la direction de Monsieur F. Guérin, le grand couturier de cette ville.

S'il est une institution dont la Nouvelle-Orléans ait besoin, c'est bien une Académie de Coupe de Vêtements pour hommes, femmes et enfants. Le grand succès que nous avons obtenu avec les académies établies dans les premières villes d'Europe et d'Amérique, nous fait espérer un égal succès à la Nouvelle-Orléans, attendu qu'un établissement de ce genre sera le seul en cette ville.

A l'avenir, ceux qui désireront étudier cet Art, si utile, indispensable même, ne seront plus forcés d'aller à l'étranger apprendre des coupes anciennes et surannées.

Le "Conformateur Peyry" est le système du vingtième siècle; c'est ce qu'il faut aux tailleurs pour hommes et pour femmes, aux modistes en robes et aux dames qui désirent confectionner elles-mêmes leurs vêtements.

Cette invention rivalise avec la machine à coudre quant à son utilité; et toutes les personnes qui s'intéressent à la coupe, à la confection et à l'élégance des vêtements des deux sexes, trouveront ce système scientifique d'une grande valeur pour le coupeur de peu d'expérience, et d'une grande utilité pour une personne expérimentée qui, ayant obtenu succès et renommée, désire pousser son savoir jusqu'à la perfection.

Le "Conformateur Peyry" est un système d'une grande précision appliqué à la coupe des vêtements, avec ou sans coutures. Il fonctionne de deux manières: s'ajuste aux mesures prises sur la personne et se conforme à toutes les courbes et lignes du corps; s'ajuste aussi en le plaçant sur la personne même et prend les contours du corps horizontalement et verticalement. Breveté en 1899, et médaillé à l'Exposition Universelle de Paris en 1900, il est donc universellement recommandé. Le système est expliqué par un livre illustré renfermant 1048 différents diagrammes et dessins. Les dames et les messieurs pourront à première vue en comprendre les secrets, et quelques explications et un peu de pratique les rendront maîtres de cet art de la coupe. Des diplômes seront donnés aux élèves qui suivront un cours complet.

Nous faisons une déduction de $15.00 à chacun des lecteurs du journal L'ABEILLE qui se présenteront ou qui enverront par la poste un coupon de L'ABEILLE.

Les personnes ne pouvant se rendre à l'Académie apprendront le système par correspondance.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à l'inventeur, Jean B. Peyry, Post Office Box 570, ou en personne à l'Académie, 2004 avenue St-Charles, N. O. Lne.

Des représentants sont demandés pour l'Amérique et l'Europe.

sans s'y refuser, ce qui serait une imprudence, elle devrait se tenir sur ses gardes. Elle lui expliquerait cela avec infiniment de tendresse, en évitant toute parole qui pourrait lui faire la moindre peine .... et il n'était pas possible que Frinette ne tînt pas enfin compte de ses pressentiments, de sa défiance instinctive.

Mais, comme ce serait trop long, qu'il faudrait beaucoup de précautions oratoires, avec cette petite caboche qui pouvait s'emporter pour un rien, elle réservait cela pour ce soir; son attitude réservée de ce matin aurait préparé Frinette.

Frinette n'y vit que la continuation de la petite fâcherie d'hier et se montra assez froide, elle aussi. Mais cela l'irritait un peu plus: était elle donc destinée à se voir toujours blâmée, et certainement moins aimée, malgré la si parfaite générosité de son cœur?

En revanche, elle était accueillie par madame Kunerwald avec un redoublement de gentillesses. Et, deux ou trois fois dans la matinée, la patronne lui adressait de petits signes d'intelligence.

A l'heure du déjeuner, elle lui demandait brusquement:

—Vous avez une malle?.... une petite valise?....

—Vous ne songeriez pas déjà, madame?....

—Chut, petite.... Il vaudrait mieux une malle pour que vos petites affaires ne se froissent pas.... Vous n'en avez pas?...

—Je voyage si peu, madame .... On mettait tout, tout le monde, dans une grande malle..

—Alors, voici votre mois d'avance, achetez ce qu'il vous faudra.... Si vous n'avez pas assez, nous arrangerons cela toutes les deux.... Filez tout de suite chez vous, sans rien dire à personne.... Vous reviendrez me prendre à la fin de l'après-midi; et nous nous en irons ensemble à la gare du Nord....

—Pour?....

—Pour l'Angleterre, tiens!... Est ce que cela n'est pas convenu depuis hier?....

—Je ne pensais pas, madame, que ce fût si tôt....

—C'est que je vois deux ou trois jours devant moi.... Profitons en bien vite!.... mais je ne tiens pas à ce qu'on le sache dans les ateliers: la patronne absente pour trois ou quatre jours, peut-être une semaine, on ne ficherait plus rien du tout..... tandis qu'en ne me voyant pas demain matin, on supposera simplement que je suis allée faire quelques courses dans Paris avec vous.... Dépêchez vous... Et êtes-vous contente, au moins? achevait-elle en l'attirant près d'elle.

A continuer.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

LE

Colonel Stoffel

D'après ses Rapports et Lettres.

Le colonel d'artillerie baron Stoffel, qui vient de mourir à l'âge de 88 ans, a joué un grand rôle dans l'histoire militaire de 1870-1871.

Appelé en 1866 aux délicates fonctions d'attaché militaire français à Berlin, il révéla de suite à la France les causes de la défaite de l'Autriche et la prépondérance de l'armée prussienne. Il lui montra l'ennemi qui guettait le moment propice pour venger Iéna. Son premier rapport, du 8 septembre 1866, étudiait la psychologie nouvelle de l'officier et du soldat prussien; l'influence du fusil à aiguille, s'attachant à démontrer les qualités du tireur ayant cette arme en mains; enfin la tactique nouvelle de l'infanterie contre la cavalerie et dans laquelle la première, rompant avec le carré, recevrait la seconde de pied ferme, en ligne, grâce à la supériorité de sa nouvelle arme.

Moins d'un mois après, ce rapport était suivi d'un second. Stoffel y révélait l'emploi des chemins de fer au point de vue militaire et pour lequel la Prusse était encore passée maîtresse, ainsi qu'en témoignait la concentration de ses armées sur la frontière autrichienne.

En quatre ans, quarante-cinq rapports, apportant la même note que les précédents sur les sujets les plus variés de l'organisation militaire de la Prusse, jetant le même cri de détresse, parvinrent en France, échouèrent aux Tuileries où quelques-uns, au lendemain du 4 septembre, furent révélés par leur publication dans les "Papiers de la famille impériale recueillis aux Tuileries".

Les derniers jours de la présence du colonel à Berlin furent particulièrement pénibles. Il nous en a laissé le souvenir:

"J'avais reçu pendant mon séjour à Berlin l'accueil le plus courtois des hautes classes de la société; mais six jours avant la déclaration de guerre, des officiers à l'esprit étroit, me traitant en ennemi par anticipation et croyant à tort que j'avais contribué à la rupture entre les deux pays, me tournèrent le dos ostensiblement: des gens grossiers, donnant à leur patriotisme la plus singulière des formes, me poursuivirent d'insultes et m'assaillirent de pierres chaque fois que je me montrai dans la rue. Le 18 juillet, je fus bloqué dans ma maison par quatre misérables qui, armés de pavés, n'attendaient que ma sortie pour me lapider.

"Toutes ces aménités devaient être couronnées par une mesure arbitraire, contraire à tous les usages diplomatiques, mesure brutale dont M. de Bismarck aurait pu et dû se dispenser à mon égard. Voici le fait: A partir du 14 juillet, l'effervescence fut très vive à Berlin. Je rendis compte les jours suivants, au Ministre de la Guerre, par dépêches chiffrées, des faits qui pouvaient l'intéresser. Mes renseignements se bornaient à lui apprendre qu'à Berlin on se croyait surpris par les préparatifs de la France, qu'on s'y attendait à voir une armée française se porter sur le Rhin et le franchir, et que le trouble avait gagné les esprits. Je donnais, en outre, quelques détails sur la mobilisation des forces allemandes et je faisais savoir qu'après "20 jours", comptés à partir du 15 juillet, la Prusse aurait plusieurs armées de 100.000 hommes concentrées chacune sur des points déterminés de nos frontières. J'avais reçu du maréchal Lebœuf l'ordre de quitter Berlin en même temps que l'ambassade de France. Le 18 juillet, le chargé d'affaires de France venait de remettre officiellement à M. de Bismark la déclaration de guerre, lorsque celui-ci lui demanda à quel moment l'ambassade française comptait quitter Berlin: "Demain soir, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, répondit le chargé d'affaires. — Et le colonel Stoffel? — Il a l'ordre de partir en même temps que nous. — Cela n'est pas possible, dit alors le chancelier, j'ai parlé avec le général de Moltke; veuillez faire savoir au colonel que, s'il est encore à Berlin demain matin, "il sera considéré comme prisonnier de guerre". Je me le tins pour dit, et le 18 juillet au soir je partis de Berlin, escorté et protégé par la police depuis ma maison jusqu'à la gare."

Le colonel, rentré en France, fut attaché à l'état-major du maréchal Lebœuf, plus tard à celui du maréchal Bazaine; il causa sans doute un peu de gêne à ce dernier, car au moment où l'Empereur quitta l'armée du Rhin, Stoffel lui fut attaché comme officier d'ordonnance.

Après l'organisation de l'armée de Châlons, il dirigea le service des renseignements. La vérité est encore à faire sur son rôle à propos de la dépêche du 20 août, qu'il fut accusé d'avoir interceptée et pour laquelle il comparut devant un conseil de guerre en 1874, qui, hâtons-nous de le dire, le relaxa de cette inculpation.

Le 20 août, le maréchal Bazaine télégraphiait à Mac-Mahon, en réponse à une dépêche de celui-ci du 19 août:

"J'ai dû prendre position sous Metz pour donner du repos aux soldats et les ravitailler en vivres et en munitions. L'ennemi grossit toujours autour de moi, et je suivrai très probablement, pour vous rejoindre, la ligne des places du Nord et vous préviendrai de ma marche si je puis toutefois l'entreprendre sans compromettre l'armée."

Que devint la dépêche adressée au maréchal de Mac-Mahon? Nous allons la suivre d'après les documents versés aux débats du procès Bazaine.

MM. Rabasse et Miès appartenaient à la Préfecture de Police de Paris lorsque, le 18 août, ils furent détachés au service des renseignements de l'armée de Châlons. Ils quittèrent Paris avec deux lettres de service signées de M. Claude: l'une pour le maréchal de Mac Mahon, l'autre pour le colonel Stoffel chargé "d'un service spécial et personnel, qui consistait à recueillir des renseignements sur la force et les mouvements de l'ennemi". Le lendemain de leur arrivée, le colonel Stoffel leur dit:

— Vous allez vous diriger vers Metz; il nous faut des nouvelles du maréchal Bazaine, nous n'en